

La plasticité au cœur de la sémiologie : la machine sémiolinguistique de L. Hjelmslev

Antonino BONDI



Colloque Albi Médiations Sémiotiques – Actes

Collection Actes

Louis Hjelmslev (1899-1965)
Le forme del linguaggio e del pensiero

a cura di
Alessandro Zinna & Lorenzo Cigana

Editeur: CAMS/O

Direction: Alessandro Zinna

Collection Actes : Louis Hjelmslev (1899-1965). Le forme del linguaggio e del pensiero

1^{re} édition électronique: août 2017

ISBN 979-10-96436-01-9

Résumé. Dans *La Stratification du Langage*, Hjelmslev indique la nécessité de penser en termes dynamiques la théorie de la stratification, au sens d'une approche permettant d'envisager autant les convergences et connexions que les différences à la fois qualitatives, fonctionnelles et morphologiques entre l'*activité de langage*, les *langues naturelles/historiques* et les actes langagiers proprement dits. Les relations entre les dynamiques internes du système linguistique et les variations des formes, orchestrées par le changement social et son hétérogénéité, devraient être abordées dans les termes d'une *osmose*, ou d'un *cercle vertueux* entre *usage collectif*, *transmission des formes* et *pratiques d'improvisation sémiotique*. D'un côté, les contraintes et les dépendances constituant les vecteurs d'organisation interne des systèmes se déploient à partir d'une dynamique double de pression métamorphique : a) les pressions internes liées aux systèmes de dépendances ; b) les pressions externes, à savoir l'ensemble des contraintes (stylistiques, routinières, normatives etc.) imposées par les communautés linguistiques. D'un autre côté, la théorie de Hjelmslev représente la première formulation d'une théorie de l'*événement sémiolinguistique*, car la *prise de parole* est conçue dans les termes d'une intersection toujours inédite des *strata* et des niveaux, s'exprimant et revenant constamment à l'état de latence et potentialité par l'action des *forces sociales* de l'esprit ainsi que par celles d'inertie ou de changement propres à la nature de l'usage. De ce point de vue, les textes de Hjelmslev recourent la réflexion deleuzienne sur l'immanence et la stratification ainsi que la philosophie des formes de vies wittgensteinienne, car penser par signes c'est *immédiatement* déployer un *champ* de pratiques où singularité et formalité fusionnent et s'agencent constamment ainsi que se défont et réorganisent perpétuellement. Hjelmslev montre la puissance d'une pensée du déploiement phénoménologique et socio-sémiotique de la *vie*, suspendue sans cesse entre les jeux de métamorphoses expressives et les stabilisations précaires des formes du sens.

HJELMSLEV, STRATIFICATION, USAGE, NORME, DELEUZE

Antonino Bondi est chercheur postdoctoral du LabEx ASLAN et rattaché à ICAR (UMR/CNRS 5191). Il est aussi membre associé du laboratoire LIAS de l'IMM-EHESS et co-directeur du séminaire *Formes Symboliques*. Spécialiste de Hjelmslev et des approches morphodynamiques en sémiotique, il travaille actuellement sur les liens entre phénoménologie, grammaire énaïctive et perception sémiotique et sur les modèles complexes en sémiotique de l'expérience. Parmi ces ouvrages : *La parola e i suoi strati. La semiotica dinamica di Hjelmslev* (Bonanno, 2011) ; *Hjelmslev fra lingue e linguaggio* (Carocci, 2012) ; *Percezione, semiosi e socialità del senso* (Mimesis, 2012, dir.), *Semiotic perception and dynamic forms of meaning* (Springer, en préparation, avec Y.-M. Visetti et D. Piotrowski). Parmi ces articles récents : « Linguistic praxis as institution and individuation between semiotic imagination, normative schemes and styles » (2017) ; « Phénoménologie et linguistique : un *entrelacs* » (2016) ; « La mémoire comme médiation sémiotique : valeurs, stratégies et figures de la reconnaissance » (2016) ; « Pour une anthropologie sémiotique et phénoménologique. Le sujet de la parole entre cognition sociale et valeurs sémiolinguistiques » (2015) ; « Fra espressione, istituzione, immaginario : Merleau-Ponty, Descombes et Castoriadis » (2014).

Pour citer cet article :

Bondi, Antonino, « La plasticité au cœur de la sémiose : la machine sémiolinguistique de L. Hjelmslev », in Zinna, A. et Cigana, L. (éds), *Louis Hjelmslev (1899-1965). Le forme del linguaggio e del pensiero*, Toulouse, Éditions CAMS/o, Collection Actes, p. 203-225.

[En ligne] : <http://mediationsemiotiques.com/cu_12>.

La plasticité au cœur de la sémiose : la machine sémiolinguistique de L. Hjelmslev

Antonino BONDI
(ICAR/CNRS-ENS, Lyon)

Introduction¹

En publiant l'essai *La stratification du langage* en 1954, Louis Hjelmslev se proposait – sans l'affirmer de façon explicite – de repenser en termes *dynamiques* le dispositif sémiotique qu'il avait mis en place depuis les *Prolégomènes*. Un des objectifs envisagés par l'approche de Hjelmslev est le marquage et la cartographie des convergences et des connexions, ainsi que des différences, entre *activité de langage*, *langues naturelles-historiques* et actes et/ou performances langagiers. Les relations entre les dynamiques internes du système linguistique et les variations des formes, orchestrées par le changement social et son hétérogénéité, doivent être abordées dans les termes d'une *osmose*, ou mieux d'un cercle vertueux, entre usage collectif, transmission des formes et pratiques d'improvisation sémiotique. D'un côté, les contraintes et les dépendances constituant les vecteurs d'organisation interne des systèmes se déploient à partir d'une dynamique de double pression métamorphique :

- i) les pressions internes liées aux systèmes de dépendances ;
- ii) les pressions externes, à savoir l'ensemble des contraintes (stylistiques, routinières, normatives etc.) imposées par les communautés linguistiques.

Pour cette raison, en suivant François Rastier (2006), on pourrait dire que la théorie des formes linguistiques chez Hjelmslev est une véritable théo-

rie des *transformations*, car on pourrait concevoir une forme dans les termes d'un « moment de stabilisation dans une suite de transformations ». D'un autre côté, la théorie de Hjelmslev représente à nos yeux la première formulation d'une théorie de l'événement sémiolinguistique, car la *prise de parole* est conçue en termes d'une intersection toujours inédite de *strata* et de niveaux, s'exprimant et revenant constamment à l'état de latence et de potentialité par l'action des *forces sociales* de l'esprit, ainsi que par celles d'inertie ou de changement propres à la nature de l'usage. De ce point de vue, le texte et la pensée de Hjelmslev recoupe la réflexion deleuzienne et guattarienne sur l'immanence et la *stratification* : penser par signes veut dire déployer *immédiatement* un champ diagrammatique des pratiques, dans lequel la singularité et la formalité se fondent et s'agencent constamment, et en même temps se défont et réorganisent perpétuellement. Hjelmslev, *spinoziste* tel que Deleuze et Guattari l'avaient imaginé (Deleuze et Guattari 1980), montre la puissance d'une pensée du déploiement phénoménologique et socio-sémiotique de la *vie*, suspendue sans cesse entre les jeux de métamorphoses expressives et les stabilisations précaires du sens de nos existences.

1. La stratification du langage entre sédimentation et métamorphose

L'épistémologie hjelmsléviennne est régie par cette circularité fondamentale et non vicieuse de l'*objet* linguistique. Les langues se mettent en œuvre en tant que systèmes concrets et intrinsèquement dynamiques, réglémentés et organisés sur la base de contraintes de dépendances qui génèrent la variété des combinaisons et des formes dont les langues sont faites. Il s'agit d'une variété perceptible par une multiplicité de morphologies locales, soumises aux pressions métamorphiques dont la nature est double : internes, car liées à la structure de dépendances, et externes, plutôt reliées aux contraintes imposées par les communautés parlantes. Afin d'identifier les niveaux d'organisation des formes linguistiques, il vaut mieux parler de *stades de vie* des objets linguistiques. Rastier a soutenu que le projet Hjelmslev se fondait sur un découplage sémantique à partir d'une métaphysique naïvement réaliste, ainsi que sur l'importance de la transformation et des changements linguistiques locaux dans un cadre panchronique. C'est dans ce cadre qu'une théorie des formes linguistiques débouche nécessairement sur une théorie de transformations, car une :

[...] forme n'est qu'un moment de stabilisation dans une suite de transformations. Cela vaut pour les transformations au sein d'une

performance linguistique, par exemple les transformations thématiques entre le début et la fin d'un texte, mais aussi entre performances, entre textes séparés dans des séries temporelles (Rastier 2006: 96).

De ce point de vue, la théorie de Hjelmslev est à voir comme une théorie de l'événement sémiolinguistique, au sens d'une intersection simultanée de couches que l'esprit social et linguistique peut remettre en sédimentation et rendre latentes et en même temps, par une instabilité constitutive du système, constamment réutilisables :

On peut définir la parole par la rencontre même et l'entrecroisement des strata. La parole en effet est, en dernière analyse, tout ce qui est arbitraire dans le langage. La parole se définit comme l'ensemble des relations interstratiques effectivement exécutées. L'usage, à son tour, est évidemment ce qu'il y a de stabilisé dans la parole. L'usage se définit comme l'ensemble des connexions interstratiques effectivement exécutées (Hjelmslev 1971: 76).

Pour définir la *parole* comme une texture ou comme une intersection de couches, il faudrait repenser la relation entre langue et parole dans les termes d'une relation dynamique entre des modalités indissociables du langage, liées entre elles par une forte pression du temps et des changements que celui-ci comporte. Mais aussi – ajouterons-nous, ces modalités sont comprises à partir du type de formes et d'opérations nécessaires tant aux formations qu'aux déformations langagières. C'est dans ce contexte que nous pouvons réellement mesurer la contribution théorique de Hjelmslev à une théorie de la programmation et de la pratique de l'énonciation. Quant à l'aspect éminemment sémantique de la théorie de la stratification, il nous confronte à une multiplicité d'instances de catégorisations cognitives : la double unité du signe est ainsi à comprendre comme l'émergence d'une dynamique orchestrée par les relations de contrôle mutuel entre les espaces de sens et le son (Bondi 2011). De surcroît, la densité phénoménologique de la substance sémiotique est organisée sur la base d'une multiplicité de niveaux de reconnaissance sociale que les esprits des parlants mettent en jeu sans arrêt (Bondi 2008, 2011 ; Montanari 2014). La démarche que nous adoptons dans cet article pour approcher la théorie de la stratification sémio-linguistique chez Hjelmslev se propose de décrire la langue en termes d'un *système complexe*. Par « système complexe », nous entendons un ensemble d'éléments et de processus liés entre eux par un réseau de relations, et dont l'organisation est structurée en fonction de niveaux qui, à leur tour, produisent une série d'interactions faisant émerger des propriétés spécifiques pour chacun d'entre eux. Ces propriétés spécifiques sont presque inédites par rapport aux propriétés précédentes, et ne sont pas explicables à partir des

niveaux inférieurs. En effet, ce n'est que l'ensemble des relations entre le système global et l'emplacement des phénomènes qui permet de décrire l'organisation et la dynamique du système : en un mot, sa vie sémiotique.

2. Un signe au-delà du signe ?

Hjelmslev a parfois critiqué le principe saussurien de l'indissolubilité du signifiant et du signifié et a placé la nécessité de commencer par le texte – considéré comme la véritable donnée phénoménologique – et de le décomposer analytiquement. De cette descente vers des dimensions minimales sortent quelques inventaires de grandeurs au statut particulier. Par conséquent, l'analyse linguistique ne doit pas viser l'étude des signes – et de la langue comme un système de signes – mais l'analyse des quantités de natures phonique et sémantique, ne coïncidant pas nécessairement avec le signe. Si les langues sont des modèles multifonctionnels de relations entre éléments, une notion de signe liée à une vision lexicaliste ne peut se révéler qu'insuffisante. Si l'analyse exhibe le fait que les grandeurs ne sont pas structurées selon des correspondances *one-to-one*, Hjelmslev a donc besoin, afin de justifier sa pratique descriptive, de rompre la connexion entre le signifiant et le signifié, limite ultime de l'analyse saussurienne dans le *Cours de Linguistique Générale*. Si la langue de Saussure est un « système de signes où il n'y a d'essentiel que l'union du sens et de l'image acoustique », selon une formule désormais célèbre, Hjelmslev veut en revanche prolonger l'analyse en dessous du niveau du signe. Pour Saussure, l'union du son et du sens est la principale caractéristique des formes linguistiques : « nous appelons *signe* la combinaison du concept et de l'image acoustique [...]. Nous proposons de conserver le mot *signe* pour désigner le total, et de remplacer *concept* et *image acoustique* respectivement par *signifié* et *signifiant* » (Saussure 1922 : 99). Les trois dimensions du signe constituent et vivent de relations de rappel réciproques et d'oppositions mutuelles. Comme l'a observé à plusieurs reprises David Piotrowski (1997, 2009), ni pour Saussure ni pour Hjelmslev il est suffisant de s'arrêter à ce niveau. Pour Saussure, l'entité linguistique n'existe que par l'association du signifié et du signifiant ; si l'on considère l'une des deux dimensions, l'entité linguistique disparaîtrait. La nature formative de la langue est intimement liée à la dimension psychologique, mais reste contrainte par un ordre de configuration inhabituelle des formes, non réductible à des dimensions purement pré-linguistiques. Toute forme de division de l'union entre signifiant et signifié équivaut à une sortie de la réalité linguistique. Hjelmslev se

propose au contraire de dépasser l'union du signifiant et du sens au nom de deux plans dans lesquels se déplacent une série de grandeurs variables et diversement disposées, en relation entre elles : d'où la nécessité d'élaborer à nouveau la notion de forme. Comme Saussure, Hjelmslev est convaincu du caractère primordial du lien sémiotique entre les régions acoustiques et sémantiques. Cependant, il le réorganise, non pas dans l'analyse du signe, mais dans une étude des différents types de connexion entre les plans. C'est là la clé qui ouvre la théorie de la stratification, avec un changement fondamental, à savoir un passage épistémologique du concept primordial de signe à celui de *fonction sémiotique*. Le lien fonctionnel est à l'origine d'un système d'opérations et de l'intersec-tion générant des objets intrinsèquement stratifiés :

The sign function is in itself a solidarity. Expression and content are solidarity – they necessarily presuppose each other. An expression is expression only by virtue of being an expression of a content, and a content is only by virtue of being a content of an expression. Therefore – except by an artificial isolation – there can be no content without expression, or expressionless content; neither can there be an expression without a content, or content-less expression. If we think without speaking, the thought is not a linguistic content and not a function for a sign function. If we speak without thinking, and in the form of series of sounds to with no content can be attached by any listener, such speech is an abracadabra, not a linguistic expression and not a function for a sign function (Hjelmslev 1961 : 48-49).

Le déplacement que Hjelmslev opère du signe à la fonction sémiotique est l'indice d'une restructuration originale par rapport à ce que le linguiste danois considérait comme les *lacunes* de Saussure. La théorie de la stratification chez Hjelmslev a l'ambition de développer un système qui prenne en compte à la fois la morphogenèse des deux formes linguistiques et les opérations sous-jacentes : il met en évidence le lien entre la variabilité (ou la latitude de variation) d'usage des unités linguistiques et les couches opérationnelles que la communauté des parlants met en œuvre. C'est dans cette logique que deviennent compréhensibles les principes de base de la sémiotique hjelmslévienne, proposée comme une stratégie pour la recherche de transformations continues et immanentes à un seul et même objet : la langue.

3. Le signe comme accident : vers la fonction sémiotique

En déplaçant son observation sur la fonction sémiotique, Hjelmslev décrit les modes d'organisation du sens pour lutter contre la métaphysique –

qu'elle soit implicite ou explicite – des modèles componentiels pour lesquels parler de langues équivaut à discuter de systèmes abstraits, fermés et statiques. Hjelmslev ne considère pas le projet componentiel en mesure de décrire la signification lexicale ; moins que jamais, il le juge utile pour comprendre la « tête de Méduse », qui est l'expérience du sens. Et c'est au problème de la signification – au sujet duquel Hjelmslev travaille clandestinement – qu'il faut revenir. Comme l'a souligné Jacques Fontanille (2004 : 19-28), l'évolution de la notion de fonction sémiotique montre que la position du linguiste danois est certainement moins évidente que celle qui a été transmise par la réception post-hjelmslévienne. En fait, nous avons reçu une image du concept de signe chez Hjelmslev, comme quelque chose d'abstrait, organisé selon une procédure de constitution logico-formelle : bref, le signe comme un dispositif désincarné. En vertu d'une lecture réductrice, avec la fonction sémiotique on a voulu se référer uniquement à la relation logique entre les éléments de la présupposition du plan de l'expression et du contenu, sans référence aux opérateurs de cette connexion – le corps et la taille de l'énonciation – et sans tenir compte des facteurs rendant la fonction sémiotique un élément de réciprocité aussi essentiel que fragile et mobile. On a persévéré dans une image de Hjelmslev *en retrait* par rapport aux questions au centre du débat sur le développement sémiotique/linguistique et cognitif : le corps, la cognition, l'intersubjectivité du sens, la temporalité, l'énonciation. Ce retrait théorique a trouvé une légitimité dans la construction d'un dispositif conceptuel qui a été au cœur de la tradition saussurienne et structuraliste en général, à savoir la notion de signe, qui ainsi comprise, ne pouvait pas englober la complexité et la richesse de l'univers des structures énonciatives, ainsi que celle de l'esprit linguistique. Cependant, avec le concept de fonction sémiotique Hjelmslev propose une réflexion sur l'état de la liaison entre l'expression et le contenu, ainsi qu'une réflexion sur le statut des opérations cognitives-sémiotiques qui génèrent cette dualité. Cela permet de revenir au régime de dualité et de l'observer non pas comme une opération primitive, mais à la suite d'une plus grande complexité de fonctionnement. Il s'agit d'une réflexion qui concerne le statut des objets linguistiques-sémiotiques et celui des langues comme systèmes ou tissus formels. Ces dernières doivent être comprises, dans ce contexte, comme *formées* par les objets linguistiques, leurs relations de type dynamique et les diverses opérations sémiotiques et cognitives qui sont sous-jacentes. Ces trois niveaux d'interaction simultanés, à savoir *objets* (mots), *langues* et *opérations*, se chevauchent et se définissent en permanence, dans une spirale complexe qu'il faudrait essayer d'articuler. C'est, à notre avis, le

sens et le but ultime de la notion de stratification : une hypothèse sémiologique générale sous les auspices de la relation entre la variabilité et la diversité des formes, en mesure d'identifier l'enchevêtrement des opérations et de la multiplicité des couches d'interaction, qui produisent un ensemble de performances historico-naturelles décrivant l'écologie sémiotique de l'espèce humaine. Si, à la suite de Fontanille, nous sommes partis de l'hésitation hjelmsléviennne, c'est pour confirmer l'incompatibilité entre Hjelmslev et les modèles componentiels. Nous sommes intéressés plutôt à montrer la plausibilité d'une interprétation « écologique » du travail du linguiste danois.

L'effort est de développer une ontologie de la stratification des objets et des processus de leur constitution linguistique : la langue et la parole. C'est dans ces deux modes que l'activité de la langue vit ; par conséquent, il peut être représenté comme un travail acharné de la création, de la stabilisation et de la déformation des formes sociales et circuits individuels dans l'énonciation collective. Dans les sections suivantes, nous allons montrer l'insuffisance de l'interprétation qui fait de Hjelmslev le père d'une logique stratifiée du signe, se réalisant seulement une fois que la stabilisation des signes a eu lieu, dans le cercle exclusif de la langue. Nous allons essayer au contraire de nous placer sur le chemin indiqué par Fontanille, vers un dessein théoriquement plus large et intéressant, celui donc d'un projet de sémiotique topologique-dynamique, conçu pour marquer la stratification du sens écologique. La réflexion sur la fonction sémiotique va nous permettre de focaliser la topologie de la sémiotique de Hjelmslev, au centre de laquelle on peut insérer l'*usage* collectif et individuel, condition essentielle pour la modélisation de l'unité de la forme et de la performance sémiolinguistique. Ou, en d'autres termes, pour tenir compte de l'unité de parole et langue dans le langage.

4. De la traduisibilité de la signification à l'opacité des langues

Tant dans les *Prolégomènes d'une théorie du langage* [1943] que dans *La stratification du langage*, Hjelmslev insiste sur le fait que le caractère fondamental du système sémiologique linguistique est l'omni-valence ou *omni-formativité*. En particulier, dans les *Prolégomènes* la question est abordée à partir de la réflexion sur la nature traduisible des systèmes sémiotiques/linguistiques :

[...] a language may be defined as a paradigmatic whose paradigms are manifested by all purports, and a *text*, correspondingly, as a syntagmatic whose chains, if expanded indefinitely, are manifested by

all purports. By a *purport* we understand a class of variables which manifest more than one chain under more than one syntagmatic, and/or more than one paradigm under more than one paradigmatic. In practice, a language is a semiotic into which all other semiotics may be translated – both all other languages, and all other conceivable semiotic structures. This translatability rests on the fact that languages, and they alone, are in a position to form any purport whatsoever; in a language, and only in a language we can ‘work over the inexpressible until it is expressed’ (Hjelmslev 1961: 109).

Dans la tradition saussurienne s’est enracinée la conviction profonde selon laquelle le signifié est constitutivement lié au signifiant par la fonction du signe, de sorte que tout changement – déformation ou remplacement – qui porte sur le sens, de la même manière doit porter sur le son qui y est solidaire. De là, en conséquence, un changement du signifiant peut produire la disparition ou la transformation de l’ensemble du signe tout entier, sans relations avec le précédent. Hjelmslev partage partiellement cette croyance épistémologique :

Up to this point we have intentionally adhered to the old tradition according to which a sign is first and foremost a sign *for* something. In this we are certainly in agreement with the popular conception and, moreover, with a conception widely held by epistemologists and logicians. But it remains for us to show that their conception is linguistically untenable, and here we are in agreement with recent linguistic thinking. While, according to the first view, the sign is an *expression* that points to a *content* outside the sign itself, according to the second view (which is put forth in particular by Saussure and, following him, by Weisgerber) the sign is an entity generated by the connection between an expression and a content (Hjelmslev 1961: 47).

Apparemment, en suivant cette indication du début du § 13 des *Prolégomènes*, paragraphe central dans la séquence saussurienne de son ouvrage, Hjelmslev semble aller dans le sens proposé ci-dessus :

[...] there will always be a solidarity between a function and (the class of) its functives: a function is inconceivable without its terminals, and the terminals are only end points for the function and are thus inconceivable without it. If one and the same entity contracts different functions in turn, and thus might apparently be said to be selected by them, it is a matter, in each case, not of one and the same functive, but of different functives, different objects, depending on the point of view that is assumed, *i.e.*, depending on the function from which the view is taken. [...] Thus there is also solidarity between the sign function and its two functives, expression and content. There will never be a sign function without the simultaneous presence of

both these functives; and an expression and its content, or a content and its expression, will never appear together without the sign function's also being present between them (Hjelmslev 1961 : 48).

Le signe, dans cette perspective, est une entité plutôt rigide, dans laquelle il ne peut y avoir de transfert de sens sans un changement intégral de structure. Malgré la réception logiciste et certaines expressions de Hjelmslev, dans la théorie du linguiste danois est comme cachée une véritable opposition à cette formulation *désincarnée* du signe. Postulant une forme du contenu autonome et parallèle à la forme de l'expression, Hjelmslev reformule le signe saussurien, en concevant la relation entre l'expression (signifiant) et le contenu (le sens) en termes d'un rapport de tension et d'un travail réciproques entre deux formes, et donc deux morphologies différentes. Ce qui, selon Brandt, devrait permettre au modèle de reconnaître « l'existence d'une plasticité sémiotique à l'intérieur du signe, puisque ses deux formes de substances peuvent émerger et se constituer mutuellement » (Brandt 1994 : 83). Les conséquences de cette nature plastique et bi-stable du signe sémiotique sont pour Brandt extrêmement intéressantes :

La question de l'identité du signe est ainsi à reprendre dans la perspective du transfert de sens ; et en premier lieu, la question de l'identité du mot est à repenser ; l'échange et l'apprentissage, la transmission en général des signes établissent une telle identité à travers une double interprétation, celle de la forme de l'expression et celle, autonome, de la forme du contenu. Pour qu'un signe – tel un mot – soit identifié, il faut précisément que *ce qu'il signifie puisse être signifié autrement [...]*. Le signifiant est ce qui renvoie son signifié à un autre signifiant [...]. Le même se constitue à travers l'autre. Ainsi, la traduction entre dans la définition même de la signification (Brandt 1994 : 83).

La « traduisibilité » du sens, de ce point de vue, met à la preuve le principe du « mono-morphologique », à la base de l'intuition de Saussure. Dans la mesure où un transfert de sens a lieu, une forme de contenu se détache de la forme de l'expression d'origine vers une nouvelle forme de l'expression. Il y aurait au moins deux façons de poser ce problème. La première est la version du signe dans la tradition structuraliste : le changement de sens à la base de la traduisibilité interlinguistique est considéré comme un effet secondaire, en établissant un type de parenté entre les deux substances par rapport à la matière du contenu, externe et antérieure à tout langage. Il y a une autre façon plus intéressante de résoudre le problème, qui prétendrait, comme Brandt le suggère, de partir de la dimension *traduisible* des faits, des expériences et des formes, et de se diriger vers la

recherche d'invariants dans lesquels il veut cadrer les changements constants de direction. Cette deuxième tendance épistémologique valorise le thème de la traduisibilité sémiotique que Hjelmslev pose comme le fondement de la définition de la langue et des signes. Nous estimons que le lien entre traduisibilité, langue et stratification constitue le véritable enjeu anthropologique du structuralisme hjelmslévien. Il s'agit d'un structuralisme dynamique qui propose l'hypothèse de la centralité de la substance dans l'étude du phénomène d'émergence du sens, et renforce l'hypothèse des deux plans constituant de la sémiologie, qui déterminent l'accumulation de formes sémiotiques. Ainsi, on pourrait être en mesure de rendre compte du système de la dualité du signe, et du système de covariation qui constitue les langues et l'activité de langage. Ainsi, pour sauvegarder l'hypothèse des deux plans constitutifs du signe, il est nécessaire de supposer que ce qui existe sont « des morphogènes, qui font émerger les formes dans la substance spécifique de chaque plan (Brandt 1994 : 84) ». De cette manière, la traduisibilité des formes sémiotiques ne se réduit pas à un fait quantitatif mais calque plutôt la physionomie d'un événement qualitatif, lié à la stratification des catégories qui entrent en jeu dans la vie sociale des formes, ainsi qu'à l'opacité des langues par rapport à l'expérience.

5. Les morphologies du signe et le problème de la traduction

L'exclusion de la substance a été l'un des problèmes centraux de la théorie de Hjelmslev. Cette exclusion, si l'on considère un essai comme *La stratification du Langage*, est moins nette. En effet, parallèlement à la procédure d'analyse déductive, Hjelmslev propose de décrire les tâches de la théorie linguistique et souligne que la linguistique devrait :

[...] comprendre dans la forme linguistique celle du contenu, et non seulement celle de l'expression ; et, en conséquence de ces principes, 4° celui de considérer le langage, dans le sens communément adopté par les linguistes, comme un cas particulier d'un système sémiotique, c'est-à-dire d'un système comportant des plans différents et, à l'intérieur de chaque plan, une différence entre forme et substance [...] et de situer la linguistique dans les cadres d'une sémiotique (ou sémiologie) générale (Hjelmslev 1971 : 46-47).

En d'autres termes, Hjelmslev souligne l'exigence de tenir ensemble la compréhension des phénomènes sémantiques et leur transmissibilité naturelle. Pour atteindre cela, il faut combiner deux éléments épistémologiques : d'un côté la centralité de la forme sémiotique et de l'autre côté la

relation de contrôle mutuel ainsi que la coexistence entre les deux plans (expressifs et sémantiques). Ainsi, la théorie de la stratification se révèle en mesure de penser simultanément les moments immanents et les phases de constitution du sens traditionnellement « externes » au regard disciplinaire, tels que référenciation, domaines conceptuels, zones sémantiques, historico-culturelles, domaines anthropologique-cognitifs, etc.. C'est pour ça qu'il s'avère nécessaire d'analyser ce dispositif théorique à partir de la notion d'*usage(s)*, qui constitue le véritable pivot de la stratification du contenu. De ce point de vue, la délimitation des langues à leur dimension formelle, entraînant l'exclusion de la substance, n'est qu'une étape dans la procédure d'analyse. Cette procédure, rappelons-nous, prend toujours pour point de départ la globalité des phénomènes linguistiques (ce qui est une condition préalable à la compréhension des phénomènes de sens), et se préoccupe de mettre en évidence la multiplicité des substances organisées par les formes. Une multiplicité des substances, d'ailleurs, qui est à l'origine et se révèle inhérente à la définition même de la substance du contenu :

[...] en combinant les vues traditionnelles sur la délimitation de la linguistique avec l'analyse fonctionnelle entreprise par la glossématique, tout le monde sera d'accord pour reconnaître que le domaine dévolu à la linguistique, le domaine qui lui est réservé et qui constitue son objet propre et spécifique, est constitué par l'ensemble des unités dont la plus large est la phrase et dont la plus petite est le glossème. Il est vrai que cette ligne de démarcation ne doit avoir rien d'absolu, et que par contre le point de vue élargi introduit par la glossématique et la nécessité d'une description exhaustive exigent non seulement que dans la description la hiérarchie de la forme, épuisée par l'établissement des glossèmes, soit accompagnée, s'il y a lieu, des hiérarchies des substances, mais aussi que l'analyse circonscrite par la ligne de démarcation indiquée soit précédée d'une analyse dégageant les unités plus larges [...]. C'est ainsi que la sémiotique réclame le droit d'une discipline qui puisse servir de norme pour toutes les sciences de l'homme (Hjelmslev 1971 : 66-67).

En ce sens, la question de la traduction/traduisibilité devient la clé de voûte de la théorie, au moins sur deux points : celui des morphologies qui constituent le système sémiotique, et celui des relations des domaines avec les lieux d'expérience pratique et d'énonciation discursive. On tire cette suggestion par un article de Hjelmslev consacré à la sémantique et à la place centrale qu'il confère à la traduction et à l'opacité du sens, dont le titre emblématique est « la forme du contenu du langage comme facteur social » :

[...] des langues européennes qui nous sont familières distinguent entre *frère* et *sœur*; le malais cependant ne fait pas cette distinction et possède un seul signe ou mot signifiant indifféremment « frère » ou « sœur », si bien que seul le contexte ou la *paraphrase* peuvent indiquer avec certitude laquelle des deux variantes sémantiques est manifestée. D'autres langues ne se contentent pas de distinguer entre *frères* et *sœurs*, mais distinguent aussi *cadets* et *ainés*. Ainsi le chinois et le hongrois, par exemple, ont quatre mots correspondant à nos deux mots *frère* et *sœur*, à savoir : un mot signifiant *frère ainé*, un mot signifiant *frère cadet*, un pour *sœur ainée*, et un pour *sœur cadette*. C'est-à-dire que la forme du contenu de ces langues établit plus de distinctions à l'intérieur de la substance du contenu que ne le font nos langues. Nous découvrons aussi qu'une seule et même zone de substance dans le contenu est mise en forme de différentes manières dans des langues différentes, si bien que, quoiqu'il y ait des distinctions dans deux langues, elles sont établies à des endroits différents et elles entretiennent donc des relations décalées. Un exemple bien connu en est la relation des deux mots français *arbre* et *bois* avec les deux mots danois *træ* (arbre, bois) et *skov* (bois, forêt). La ligne qui sépare *arbre* et *bois* n'est pas la même que la ligne qui sépare *træ* et *skov* : la variante sémantique « bois en tant que matériau » par opposition à « bois en tant que plante » prend en français la forme d'une variante contenue dans le mot *bois*, et en danois celle d'une variante dans le mot *træ* (Hjelmslev 1971 : 1001-101).

Les réflexions sur les différences de démarcation faites par les langues constituent l'un des endroits théoriques privilégiés où se jouent les difficultés liées à la problématique de la sémiose comme traduction. En effet, « ce n'est que par la théorie de Saussure et ses successeurs que ces observations ont été interprétées de la bonne façon. Leur point de vue a des conséquences graves pour la sémantique. La forme sémantique n'est pas située à l'extérieur de la langue, au contraire, elle est une partie intégrante de la langue elle-même » (Hjelmslev 1971 : 272). Pour Hjelmslev il n'y a pas de sémantique en dehors du domaine linguistique. Les variations de démarcation dont les langues ont besoin pour être observées sont en quelque sorte le résultat d'un processus (ou des processus) d'émergence des *formes* sous l'aspect de *substances de contenu*, à savoir des manifestations concrètes d'utilisations sémantiques ajustées et intersubjectivement partagées, pré-structurées, organisées, déjà immergées dans le domaine de l'histoire sémantique de la communauté. Pour cette raison, la traduction entre d'une manière si forte dans la définition même de la signification :

On s'est depuis longtemps aperçu que, si profond soit le fossé qui sépare les langues, elles peuvent en venir à se ressembler s'il existe entre elles une communication culturelle (...). Antoine Meillet a éga-

lement trouvé que les langues ayant une origine commune, bien qu'elles se développent dans des directions divergentes, peuvent, au cours de ce développement, montrer certains traits parallèles, comme conséquence de leur environnement culturel commun. Et il a montré que les langues européennes, particulièrement celles de l'Europe de l'Ouest, partagent un grand nombre de traits que l'on peut difficilement attribuer à leur origine commune, ou à l'influence culturelle traditionnelle du grec et du latin, mais qui doivent dériver d'un *mode de vie homogène* (...). Les révolutions linguistiques récentes ont produit des associations linguistiques d'une très large étendue géographique, avec des systèmes de signes politiques communs, une terminologie politique commune, ou « idéologie », comme on dit, d'un terme emprunté à l'un de ces systèmes. Le fameux « rideau de fer » est une frontière sémantique entre deux énormes associations linguistiques, chacune avec sa forme spécifique du contenu dans la totalité de cette zone de substance qui peut être appelée le politique au sens le plus large. Le défaut de compréhension entre ces deux mondes est, en dernière analyse, et si tant est qu'on puisse le surmonter, une *question de traduction* (Hjelmslev 1971 : 102-103).

La *question de traduction*, telle que Hjelmslev semble l'envisager, se configure comme un questionnement problématique issu d'un archipel de concepts favorisant un imaginaire proprement topologique et anthropologique : *mode de vie homogène, environnement culturel, région frontalière* de la sémantique et de la substance. À travers ce questionnement, le linguiste danois entrevoit le *lieu* propre de manifestation de la dynamique enveloppant la formalité de sens, ainsi que la manifestation de sa plasticité intrinsèque. Les démarcations et la formalité langagière (ou mieux linguistique à proprement parler) devraient donc être conçues comme l'émergence de conflits internes aux substances, ou, en d'autres termes, comme les régimes d'instanciation.

Revenons au problème de la traduisibilité comme propriété des formes et des morphologies sémiotiques. En suivant les indications de Brandt (1994), il faudrait analyser le statut de la parole du point de vue des types de variation qu'elle réalise, ainsi que de celui des opérations analytiques nécessaires pour leur description. Brandt conçoit un diagramme des relations de co-variation de l'expression et du contenu, avec une focalisation spécifique du problème de la traduction en tant que trait naturel de la morphogénèse et du mouvement de transmissibilité propre au signe. Face aux morphologies de l'expression et du contenu, qui exhibent des lignes d'exposition et de préférence, régissant et limitant ainsi le changement sémiotique (ce qu'on pourrait appeler l'invariance sémiotique), Brandt remarque l'existence d'un troisième genre de morphologies, dit « grammatical ». Il s'agit d'une typologie morphologique indiquant le

travail propre de la langue, à travers lequel elle se stabilise, en particulier au niveau schématique et cognitif. Ces morphologies grammaticales sont constituées par un ensemble d'opérateurs et de domaines de sens, c'est-à-dire par un type de structure morphologique omniprésente dans les langues qui fonctionne comme un thermomètre du travail cognitif (probablement interlinguistique) à l'œuvre dans la prise de parole. Reprenons, en le suivant, l'exemple que Brandt lui-même propose : le mot français *cheval*. Supposons, affirme-t-il, qu'en écoutant le signifiant *cheval* nous comprenons l'animal *equus*. Appliquons ensuite, au mot en question une déformation dans la prononciation, en obtenant le mot *chevail*. Comme le souligne Brandt, la compréhension peut rester la même, mais avec une variation des degrés d'incertitude ou de stabilité, qui peuvent être majeurs ou mineurs selon des paramètres de variabilité contextuelle. Il s'agit des cas dans lesquels se produisent des bizarreries dans la flexion de l'intonation, ou des accidents phonétiques, qui pourtant restent tolérables par la perception au sein d'une communauté linguistique. Supposons, cependant, que la déformation de la forme d'expression se propage de plus en plus, et que quelqu'un produise un mot comme *chevoul*, qui est phonétiquement trop loin du point de départ. À ce stade, le sens disparaîtrait, en raison d'une exaspération de la tolérance dans notre communauté. Dans ce cas, le seuil d'une frontière est dépassé ; en vertu de ce dépassement le mot est considéré irrecevable. Hjelmslev définit la commutation comme la méthode permettant l'identification d'une forme particulière, en étudiant les effets de réponse qui se produisent sur un des deux niveaux, par l'intermédiaire des variations locales considérables. Comme Brandt le souligne :

La variation locale, qu'elle soit productrice ou destructrice, nous permet ainsi, au niveau de l'expression, de découvrir, dans la substance, des écarts distinctifs établissant une forme. On pourrait proposer de préciser en parlant, en général, ici, de *commutations vers le signifié*. Elles nous permettent d'établir, dans une langue, des morphologies expressives (signifiantes). D'ailleurs, les variations qui rencontrent et traversent des frontières distinctives aboutissent bien plus souvent à des disparitions du signifié qu'à l'apparition d'un nouveau sens, le signifiant du *mot* – et probablement de tout signe – semble ainsi entouré d'un certain vide [...], comme si le signe était protégé, dans son identité, par un environnement combinatoire de non-mots, par une auréole de variantes vides (Brandt 1994 : 86).

C'est un point important pour la théorie de la stratification sémiotique. En fait, pour qu'on comprenne ce que nous voulons dire quand nous nous référons à la morphologie de l'expression, il est nécessaire de situer

le problème de l'évolution de la triade de Hjelmslev forme, substance et matière. On ne doit pas oublier qu'il s'agit de termes corrélatifs: il n'y a pas de formes, de matières, respectivement du contenu ou de l'expression, en elles-mêmes. Ces termes sont en relation de coexistence mutuelle, dans une classe qui est construite en fonction de ce tissu relationnel. L'étude de la variation continue permet de regarder la théorie de la stratification sous une autre perspective, et ainsi de comprendre l'intuition topologique et dynamique du structuralisme biocognitif de Hjelmslev, dont nous avons parlé ailleurs (Bondi 2011). Par conséquent, et en suivant le raisonnement de Brandt, il est possible de définir les morphologies de l'expression comme l'ensemble des points singuliers et des états internes de la dimension sensible et perceptible des formes. Cela implique que l'on puisse comprendre ces morphologies comme constituantes des systèmes locaux, des *Gestalten* phoniques, permettant à leur tour une variation continue dans un espace en retrait, et cela sans perdre de vue les invariants d'organisation de la Gestalt elle-même, ou, en d'autres termes, ses points de catastrophe. L'espace morphologique de l'expression est donc stratifié, à l'intérieur de l'ensemble des relations phonétiques engagées par le système, mais aussi en fonction des situations d'urgence de discontinuité perceptive dans d'autres substances de l'expression. Plus simplement, il s'agit d'un espace réparti sur la base de la coexistence des formes, des matières et des matériaux de l'expression. Cela permet d'essayer de former une première esquisse de la structure de l'expression. La forme de l'expression, loin d'être un ensemble abstrait de phonèmes, devrait être identifiée comme l'émergence, sur le plan matériel, d'un enchevêtrement de morphologies expressives locales, régissant les changements dans l'expression du sens. Ces morphologies, tout en émergeant comme une discontinuité formelle, sont projetées immédiatement sur un espace externe de contrôle qui est celui des domaines substantiels où se constitue le monde phénoménologique. Essayons maintenant de formuler l'opération inverse, comme le suggère d'ailleurs Brandt lui-même, en reconstruisant le paradigme de stratification du contenu. Partons de la signification du mot *cheval* et observons ses variations dans le domaine sémantique des quadrupèdes. On pourra obtenir des termes comme *centaure*, *hippogriffe*, *licorne*, *pégase*, *étalon*, *jument*, *poulain*, etc. . Comme Brandt le dit, nous sommes en présence d'une variation qui opère au niveau de la signification de manière très déterminée, « par des schèmes-standard qui s'appliquent à des classes entières de prototypes, et qui appellent, à titre de variation locale et minimale, commutative, autour d'un type, une réponse terminologique régulièrement positive »

(Brandt 1994 : 87). Dans ce cas, on peut soutenir qu'il y a un commutateur vers le signifiant. En d'autres termes, pour établir l'existence d'une morphologie du contenu, il est nécessaire que la variation continue produise à chaque fois un effet discontinu dans l'autre plan. La situation est « parallèle » à la construction de la morphologie de l'expression, mais c'est l'inverse. Il existe une variation, ou plutôt un déploiement du domaine sémantique, dans des situations de parole, et cette variation est déclenchée par la variabilité même des paramètres de construction de la signification. L'espace de la forme ou de la morphologie de la sémantique de contenu doit tenir compte de ces éléments ou de ces dynamiques, aussi bien que des interfaces. Même pour les morphologies du contenu il est possible de construire une modélisation de leur organisation. L'étude des morphologies du contenu permet de mieux approcher les relations complexes entre matière, forme et substance et de souligner l'idée – qui n'a jamais été véritablement formalisée par Hjelmslev de façon explicite – selon laquelle les limites des langages formels émergent par un matériau qui a déjà à son intérieur une proto-structuration des lignes de tendance qui la soutiennent et la constituent. Cette dimension émergentiste du phénomène sémio-linguistique peut se concevoir comme une distribution spatiale des substances dans lesquelles se produisent des condensations de pratique et des usages stabilisés et en voie de stabilisation. Ce que Hjelmslev identifie avec la matière n'est rien d'autre que *l'espace des dynamiques*, c'est-à-dire une zone d'instabilité, continue mais structurée, coïncidant avec l'expérience du *ce qui peut être proféré*. L'interface morphologique du contenu, alors, ne constitue pas une projection d'éléments prêts à l'emploi sur l'espace de la matière, mais plutôt une émergence d'états internes qui sont stabilisés et progressivement construits sur des seuils et des limites de discontinuités dans le continuum de l'expérience. La substance du contenu est la projection sur la surface de l'échange linguistique. Les langues, par conséquent, peuvent être identifiées à ces espaces internes de contrôle.

6. Phénoménologie du signe : les formes de « traduisibilité naturelles »

Or, il s'agit de considérer quelles sont les conséquences d'une conception des langues en tant que lieux où se produisent des pluralités de morphologies locales, qui constituent des contraintes pour la syntagmatique de la construction et de la structure discursive. Dans le § 13 des *Prolégomènes*, Hjelmslev utilise un exemple bien connu, notamment le champ sémantique de « bois » (bois) (cf. Brandt 1990) :

træ	Baum	arbre
	Holz	bois
skov	Wald	forêt

Fig. 1: Reproduction du schéma des Prolégomènes

We may conclude from this fact that in one of the two entities that are functions of the sign function, namely the content, the sign function institutes a form, the *content-form*, which from the point of view of the purport is arbitrary and which can be explained only by the sign function and is obviously solidary with it (Hjelmslev 1961 : 54).

L'exemple de Hjelmslev focalise l'aspect le plus important du thème profond de sa réflexion sémiolinguistique, c'est-à-dire la plasticité et le dynamisme des formes. Celles-ci sont construites à partir d'un schème reconstitutif de traduisibilité, selon laquelle le sens, qui vit et se propage dans la sémio-sphère et les espaces symboliques des sujets et communautés, est connaissable *parce que* traduisible. Dans quelles conditions, alors, la variation continue du contenu est-elle possible ? Comment concilier la poussée différenciatrice des langues et les similitudes ou homogénéités que le monde impose dans le domaine perceptif qu'occupe ce champ d'expérience, à savoir – en restant dans l'exemple hjelmslévien – l'expérience d'une marche tout au long d'une forêt ? Pourquoi, tout en parlant des langues différentes, le changement semble être le même ? L'analyse des frontières de Hjelmslev propose une première solution :

[...] prenez, par exemple, la première frontière, à savoir celle Baum/Holz en allemand et arbre/bois en français. C'est la même frontière dans les deux paradigmes : « elle indique sémantiquement un passage intuitivement net entre l'idée du végétal en question et l'idée de la matière fibreuse que l'on en tire, mais qui ne possède plus la forme du végétal. Le terme danois *træ* recouvre les deux idées, et ce n'est pas parce qu'un seul terme les rend, que les Danois les confondraient ! Le jeu des articles dépend au contraire de cette distinction (Brandt 1994 : 93).

La deuxième frontière, en revanche, c'est à dire *Holz/Wald* et *bois/forêt*, ne coïncide pas dans les deux langues, et il y a une différence de type quantitatif : *bois* est plus étendu que *Holz*, mais, en tant qu'ensemble d'arbres, c'est moins qu'une forêt, *Wald*. Dans le paradigme de la langue

danoise, cette deuxième frontière n'apparaît pas, parce que *skov* comprend l'idée générale d'une terre peuplée d'arbres. La frontière du danois entre *træ/skov*, alors, qui est projetée sur les paradigmes allemand et français divise *Holz* et *bois*, marque plutôt une transition entre le « matériau fibreux intelligible et les arbres entiers » parce que, comme Brandt conclut, « ce sont les *bois-Holz* devenus *skov* qui vont voisiner *forêt-Wald*, et non pas les *bois-Holz* restant *træ* » (Brandt 1994 : 94). En d'autres termes, il s'agit d'un passage sémantique caché dans les deux paradigmes (c'est-à-dire dans l'ensemble des relations différentielles dans le domaine), et que l'analyse de la langue danoise rend manifeste. En plus, à l'inverse, la transition entre « l'arbre » et le « matériau fibreux » est absent dans la langue danoise par une synthèse d'expression différente. Brandt en conclut que :

[...] il faut distinguer les sauts qualitatifs du sémantique et les frontières des paradigmes (la morphologie du signifiant ne recouvre pas la morphologie du signifié) dans une même langue ; il faut projeter les articulations terminologiques de langue en langue pour dégager les articulations du contenu qui soutiennent les signes, et qui ne sont aucunement constituées par ces signifiants (qui tantôt les manifestent, tantôt les cachent), mais renvoient à une *topologie* sémantique rendant compte de ces « passages ». Le domaine du sens hylétique, pour ainsi dire, qui était le point de départ intuitif de Hjelmslev, et qui lui permettait de mettre en parallèles les paradigmes [...] est donc topologiquement structuré, et cette structure est bien « interlingue » (Brandt 1994 : 94).

Pour Brandt, Hjelmslev vise à mettre l'accent sur le lien entre la nature des langues en tant que systèmes de différenciation continue, et les structures sémantiques. Si la diversité est un trait universel des langues, les structures sémantiques constituent les bases, de nature topologique/dynamique, à partir de laquelle extraire le sens ; et cela est dû au déplacement de ces structures transversales par rapport aux différentes langues. Les paradigmes différentiels de langues n'obéissent pas aux modèles linéaires de l'organisation, mais sont plutôt à voir comme liés à la linéarisation des topologies sémantiques sous-jacentes, assurant ainsi la traduisibilité des formes et des sens intrinsèques :

[...] les morphologies n'ont aucune raison d'être linéaires, et, dans notre cas, elles ne le sont certainement pas. La *topologie* qui sous-tend ces *paradigmes*, linéarisés par une routine sémiologique [...] doit en revanche saisir le contenu du contenu, les choses dont il s'agit dans le domaine de sens considéré (Brandt 1994a : 95).

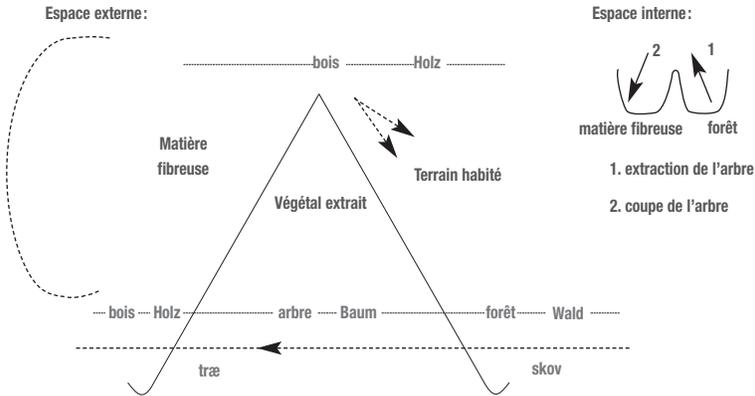


Fig. 2: Schéma de la topologie sémantique et du champ lexical "bois"

Comment décrire alors cette topologie sous-jacente du domaine du sens ? On peut proposer une géométrie non triangulaire, un scénario cognitif et sémantique, incluant le domaine de significations potentielles sous-tendant la différenciation sémantique, à savoir la relation entre les valeurs. La description d'un champ paradigmatique, alors, passerait par l'identification d'une « trajectoire sémantique » dont les mots sont les porteurs. Pour cela, nous devons abandonner les modèles de la description linéaire du sens, et penser aux mots comme « trajectoires », où « les états se trouvent ainsi reliés par des chemins, et se présentent comme des zones dans un paysage qui est celui de la catastrophe thomienne dite fronce ou coups » (Brandt 1994 : 95, cf. Fig. 2).

Cette géographie ou topographie du processus mental sous-tendant tous les liens sémantiques lie les trois idées du champ cognitif-culturel du « bois », dans un « ensemble de trajectoires de vecteurs » de sens. Ce chemin est marqué par deux catastrophes : c'est la présence de la séparation, grâce à deux points de la catastrophe, qui permet de construire les trois paradigmes linguistiques. La représentation hjelmsléviennne rend bien compte de la dimension différentielle de la relation interlinguistique. Elle ne parvient pourtant pas à décrire les étapes et les glissements des espaces intérieurs, qui font en sorte que des termes comme *bois* peut simultanément appartenir au domaine de ce dont ils sont extraits, ainsi que de celui de ce qui est devenu un rôle d'intermédiaire et d'agent de changement. Pour conclure, la proposition de Hjelmslev fait penser à la dimension sémiotique comme à un mouvement plastique de paradigmes

en mouvement, qui sont construits par la même topologie : c'est ce qui constitue la base sémantique à partir de laquelle les intervenants traduisent l'identité non-paradigmatique. Et c'est pour cette raison que Brandt pense qu'une des plus brillantes des idées de Hjelmslev est la *traduisibilité naturelle de la dimension sémiotique*. Ainsi, on pourrait récupérer le vrai pouvoir du discours de Hjelmslev : penser à la forme linguistique, non pas comme à une dimension formelle à projeter sur un matériau continuellement amorphe, mais plutôt comme à une « situation temporaire », une « étape fluctuante », temporellement et localement stabilisée entre la continuité de l'univers de ce que l'on *peut dire*, ses *lignes d'organisation interne*, et les *expériences linguistiques concrètes*.

Une conception du signe comme « signe plastique » s'affiche et ouvre à l'étude de la fonction sémiotique comme la clé de la compréhension de la stratification de la langue.

Note

1 Cet article a été réalisé et financé dans le cadre de l'ANR Sourva, LIAS-IMM/EHESS, Paris.

Bibliographie

ARRIVÉ, MICHEL

(1986) « Y-a-t-il en glossématique une théorie de l'énonciation ? », *Histoire, Épistémologie, Langage*, n° VIII/2, p. 177-189.

BADIR, SÉMIR

(2014) *Épistémologie sémiotique. La théorie du langage de Louis Hjelmslev*, Paris, Honoré Champion.

BENVENISTE, ÉMILE

(1966) *Problèmes de Linguistique Générale*, Paris, Gallimard.

(1974) *Problèmes de Linguistique Générale II*, Paris, Gallimard.

BONDI, ANTONINO

(2009) « La fonction sémiotique chez Hjelmslev. Du modèle structurel au modèle cognitif », *Histoire, Épistémologie, Langage*, n° 30/2, p. 201-214.

(2011) *La parola e i suoi strati. La semiotica dinamica di L. Hjelmslev*, Acireale-Roma, Bonanno.

BRANDT, PER AAGE

(1990) « Du bois », *Versus*, n° 57, p. 135-138.

(1992) *La charpente modale du sens*, Philadelphia-Amsterdam, John Benjamins Publishing.

(1993) « De la linguistique structurelle à la linguistique cognitive avec Hjelmslev », *Travaux du Cercle Linguistique de Copenhague*, n° XXIV, p. 9-25.

- (1994) *Dynamiques du sens. Études de sémiotiques modale*, Aarhus, Aarhus University Press.
- (1995) *Morphologies of Meaning*, Aarhus, Aarhus University Press.
- (2001) « Le motif analytique des Prolégomènes (Omkring Sprogteoriens Grundlæggelse) », in GALASSI, R. et DE MICHIEL, M. (éds), *Hjelmslev a cent'anni dalla nascita, Janus. Quaderni del Circolo Glossematico*, n° 2, Padova, Imprimerie, p. 101-114.
- BRØNDAL, VIGGO
- (1939) « Linguistique Structurale », *Acta Linguistica. Revue Internationale de Linguistique Structurale*, Vol. 1 (I), Copenhague, Einar Munksgaard.
- CADIOT, P. ET VISETTI, Y.-M.
- (2001) *Pour une théorie des formes sémantiques. Motifs, profils, thèmes*, Paris, PUF.
- CULIOLI, ANTOINE
- (1990) *Pour une théorie de l'énonciation. Opérations et représentations*, Tome 1, Paris, Ophrys.
- (1999a) *Pour une théorie de l'énonciation. Formalisation et opérations de repérage*, Tome 2, Paris, Ophrys.
- (1999b) *Pour une théorie de l'énonciation. Domaine notionnel*, Tome 3, Paris, Ophrys.
- CULIOLI, A. ET NORMAND, CL.
- (2005) *Onze rencontres sur le langage*, Paris, Ophrys.
- DELEUZE, G. ET GUATTARI, F.
- (1980) *Mille plateaux. Capitalisme et schizophrénie*, Paris, Minuit.
- ECO, UMBERTO
- (1997) *Kant e l'ornitorinco*, Milano, Bompiani.
- FONTANILLE, JACQUES
- (2004) *Soma et Séma. Figures du Corps*, Paris, Maisonneuve et Larose.
- GIVON, THOMAS
- (2006) *Bio-linguistics. The Santa Barbara Lectures*, Philadelphia, John Benjamins Publishing.
- HARDER, PETER
- (2001) « Form, substance and function: the importance of structure in a functional linguistics », in GALASSI, R. et DE MICHIEL, M. (éds), *Hjelmslev a cent'anni dalla nascita, Janus. Quaderni del Circolo Glossematico*, n° 2, Padova, Imprimerie, p. 9-24.
- HJELMSLEV, LOUIS
- (1943) *Prolegomena to a Theory of Language*, Wisconsin, The Regents of the University of Wisconsin, 1961; tr. fr. par Anne-Marie LÉONARD, *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit, 1968; nouvelle édition trad. du danois par Una CANGER avec la collaboration de Annick WEWER, 1971.
- (1971) *Essais Linguistiques*, Paris, Minuit.
- (1985) *Nouveaux Essais*, Paris, Minuit.
- LAZARD, GILBERT
- (2006) *La quête des invariants interlangues*, Paris, Honoré Champion.

- (2007) « La linguistique cognitive n'existe pas », *Bulletin de la Société Linguistique de Paris*, n° 102/1, p. 3-16.
- LO PIPARO, FRANCESCO
(1991) « Le signe linguistique est-il à deux faces? Saussure et la topologie », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, n° 45, p. 213-221.
- MANGLIER, PATRICE
(2006) *La vie énigmatique des signes. Saussure et la naissance du structuralisme*, Paris, Léo Scheer.
- OUELLET, PIERRE
(1994) « La sémiotique cognitive: les sciences de l'esprit entre la nature et la culture », *Sémiotiques*, n° 6-7, p. 137-159.
- PETITOT, JEAN
(1985) *Morphogenèse du sens*, Paris, PUF.
(1989) « Hypothèse localiste, modèles morphodynamiques et théories cognitives: remarques sur une note de 1975 », *Semiotica*, n° 77, p. 65-109.
(1996) « La généalogie morphologique du structuralisme », *Critique*, n° 620-621 (Numéro spécial en hommage à Claude Lévi-Strauss), p. 97-122
(2002) « Le nervature del marmo. Osservazioni sullo zoccolo duro dell'essere in Umberto Eco », in PETITOT et FABBRI (EDS 2002), p. 71-92.
- PETITOT, J. ET FABBRI, P. (ÉDS)
(2002) *Nel nome del senso. Intorno all'opera di Umberto Eco*, Milano, Sansoni.
- PÉTROFF, ANDRÉ
(2004) *Saussure: la langue, l'ordre et le désordre*, Paris, L'Harmattan.
- PIOTROWSKI, DAVID
(1993) « Sur le statut du concept de matière », *Travaux de Cercle linguistique de Copenhague*, n° XXIV, p. 89-111.
(1994) « Approche morphodynamique de deux régimes fondamentaux du langage », *Sémiotiques*, n° 6-7, p. 175-186.
(1997) *Dynamiques et structures en langue*, Paris, Les éditions du CNRS.
(2009) *Formes et objectivités linguistiques*, Paris, Honoré-Champion.
- RASTIER, FRANÇOIS
(2001a) « Du signe aux plans du langage ou de Saussure à Hjelmslev », in GALASSI, R. et DE MICHIEL, M. (éds), *Hjelmslev a cent'anni dalla nascita, Janus. Quaderni del Circolo Glossematico*, n° 2, Padova, Imprimerie, p. 161-181.
(2001b) *Arts et sciences du texte*, Paris, PUF.
(2006) « La structure en question », in GALASSI, R., MORANDINA, B. et ZORZELLA, C. (éds), *Studi in onore di Eli Fischer-Jørgensen, Janus. Quaderni del Circolo Glossematico*, n° 6, Vicenza, Terra Ferma, p. 93-104.
- SAUSSURE, FERDINAND (DE)
(2002) *Écrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard.
- SIBLOT, PAUL
(1997) « Langue, praxis et production de sens », *Langages*, n° 127, p. 3-8.

THOM, RENÉ

(1986) *Esquisse d'une sémiophysique*, Paris, InterEditions.

VICTORRI, BERNARD

(2005) « Continu et discret en sémantique lexicale », *Cahiers de Praxématique*, n° 42, p. 75-94.

Sitographie

BULEA, ECATERINA

(2005) « Est-ce ainsi que les signes vivent ? », consulté sur <http://www.revue-texto.net/Saussure/Sur_Saussure/Bulea_Signes.html> [le 01/08/2016].

ZINNA, ALESSANDRO

(2008) « Il primato dell'immanenza nella semiotica strutturale », communication présentée au congrès *Incidenti ed esplosioni. A. J. Greimas e J. M. Lotman. Per una semiotica delle culture*, consulté sur <www.ec-aissit/archivio/tipologico/autore.php> [le 01/08/2016].